

**Coup de cœur pour Sylvain Tesson « Berezina »
Edition Guérin, Chamonix, 2015. 200 pages, 19€50**

« Il y avait ce tableau de Bernard-Edouard Swebach [...] On y voyait un cuirassier assis sur la croupe de son cheval couché. L'homme avait l'air désespéré. Il regardait ses bottes. Il savait qu'il n'irait pas plus loin. Dans son dos, une colonne de malheureux traînant, à l'horizon. »



Ce n'est pas pour marcher sur les traces de notre cher président de la Sélyre, Jean Etévenaux, membre du souvenir napoléonien, que j'écris aujourd'hui sur « Bérézina » de Sylvain Tesson, qui embarque l'Empereur dans son side-car Oural, pour commémorer la retraite de la campagne de Russie, 200 ans jour pour jour, après les tragiques événements ; mais pour vous faire part d'une savoureuse découverte.

Treize « étapes-chapitres » de Moscou à Paris, en décembre 2012, pendant lesquels le lecteur est secoué par les chaos de la route dans une nacelle de side-car, à hauteur des congères de neige et des gaz d'échappement des files ininterrompues de camions, afin de mériter sa propre méditation sur l'héroïsme passé. Ces chapitres sont brefs, intenses, ils nous transportent dans le passé, dans une station essence au milieu de nulle part, un hôtel aussi minable qu'improbable, ou tout à fait ailleurs par le surgissement de réminiscences, ou à la recherche du sens d'un tel voyage ou du mot bonheur, dans une absence de visibilité inquiétante. L'écriture est aussi vive que les morsures du froid et la fatigue aussi profonde que les questionnements sur nos valeurs actuelles. Un paragraphe jouissif (p10) fait la peau des printemps-urbains « à la recherche d'une cause sympa pour twitter ».

« Cette glissade à la Kérouac, irriguée de vodka » pose la question de « Comment devient-on ce que l'on est ? C'était la question que le destin de Napoléon nous posait... Quelles forces mantiques le propulsèrent au commandement d'un demi-million de guerriers, redoutés par l'Europe entière ? Quelle étoile le mena au triomphe ? Et soudain le rêve allait s'écrouler à cause d'une marche à la mort dans les steppes de Russie. » (p 25)

Tesson, lorsqu'il ne conduit pas le furieux side-car qui plafonne à 80 km/heure, lit les mémoires du sergent Bourgogne, à Gras ou Goisgue ses compagnons de route « La route de Smolensk, encombrée de charriots, de caissons, de canons abandonnés, de cadavres d'hommes et de chevaux offrait un véritable spectacle d'apocalypse »... Il restait quarante cinq mille hommes sur le demi million six mois plutôt. « Même Caulaincourt, connu pour avoir de sacrés nerfs, se laisse aller à un passager effondrement : « jamais champ de bataille n'a présenté autant d'horreur ». » (p 96) « Fallait-il que Napoléon irradiât d'une force galvanique pour que ses hommes ne lui tiennent pas rancune de leur infortune ? » Tesson basculant sur

notre époque pose alors la question de l'honneur et du courage « Comme ils résonneraient étrangement ces mots, deux cent années plus tard. Étaient-ils encore en vie, ces mots, dans le monde que nous traversons plein phares ? Alanguis dans la mangrove du confort, pouvons nous comprendre ces spectres de 1812 ? »

Le passage de la Berezina, très attendue par le lecteur, se fait à la page 111, par une petite route, rive ouest « celle du salut », après le pont de Borissov. « On est dans le mythe les gars, on est dans le mythe... » et le lecteur aussi. « Nous regardions avidement. C'était le théâtre de l'Apocalypse et on aurait cru le Loiret. »

Le 5 décembre 1812, l'Empereur décide de rallier Paris au plus vite, le plus vite possible afin d'arriver avant l'annonce de l'anéantissement de son armée. Il voyage incognito de berlins en landaus, accompagné du seul Caulaincourt, son grand écuyer ; 2500 km en tête à tête avec l'Empereur et Caulaincourt note toutes ses confidences et impatiences, Tesson n'est pas avare et choisit les meilleurs passages, pendant que le side-car Oural essuie des pluies diluviennes.

Le voyage-récit s'achève à Paris, aux Invalides, sous la statue de Napoléon « Nous avons tendu un fil terrestre de Moscou jusqu'en cette cour » Emporté par les rythmes effrénés d'une écriture alerte, d'une histoire de potaches-motards et de la grande Histoire, le lecteur doit éteindre le contact et tourner la page à regrets.

Odile Gasquet, 23/12/2015

